

Kailh

Roz Dan

Roman

« Tout bien considéré, il n'y a que deux sortes d'hommes dans ce monde : ceux qui restent chez eux et les autres. »

Rudyard Kipling

« Eveillés, ils dorment. »

Héraclite

Ils ont tellement raconté, étendus à mi-chemin du ciel jaune et du pont brûlant.

Je ne les entends plus.

Je lutte contre cette brise épicée qui vient de l'Est, sèche ma chemise, traverse mon esprit, défait nœud après nœud l'écheveau de souvenirs qui était mon vêtement et ma protection et le dissout dans le sillage du bateau.

Au fond de mon ventre, des galets s'entrechoquent que roulent des vagues froides.

Et dans le murmure de la mer,

Un mot, un seul :

Beyrouth.

Réveille-toi !

Un oiseau de mer posé sur le bastingage lança un cri. Guillaume Rosec se réveilla. Il avait passé la nuit à même le pont, tout à l'arrière du bateau, bercé par le léger roulis sous le large taud que l'équipage avait installé entre les chaloupes de sauvetage. Son corps était une masse de briques disjointes par les vibrations que les machines à vapeur transmettaient en grondant à toute la coque.

Les autres étaient encore endormis : quatre hommes étendus, éparpillés comme les cartes à jouer qu'ils avaient abandonnées, recroquevillés en chien de fusil dans leurs vareuses neuves souillées par les cendres des mégots. Rosec observa ses camarades à travers les lambeaux d'un rêve tardif empli de clameurs et d'explosions. Peut-être que les soldats étaient ainsi après qu'ils s'étaient fait tuer, se dit-il : silencieux, répandus et inertes.

Cette fois encore, ils avaient veillé très tard. Il se rappela leurs voix assourdies et les petits points rouges fébriles que faisaient les cigarettes en s'agitant dans l'obscurité ; et ces mots qui revenaient, encore et encore, lourds et tranchants, déchirant les vagues de sommeil qui tentaient de l'emporter.

Rosec se frotta les paupières et se leva péniblement, engourdi par la fraîcheur matinale. Il alluma une cigarette et s'accouda au bastingage. La mer était d'huile et d'un bleu laiteux ; de toutes parts, l'horizon était masqué par une fine bande de brume blanche, délicatement ourlée d'orange à l'Est, et dans laquelle, loin dans le sillage, se noyait le long panache noir vomé par les deux cheminées du navire.

Comme chaque matin, il lui semblait que le long du trait de pinceau blanc et tumultueux laissé à la surface de la mer par le bateau, s'étirait un fil qui se jouait du vent, des oiseaux et des embruns, un fil ténu, chaque jour plus près de se rompre et qu'il parcourait avec un effort toujours plus grand jusqu'à l'endroit où il était fixé.

Loin derrière l'horizon, quelque part entre Quimper et la Pointe du Raz, il y

avait ce hameau de fermes grises, oubliées par les saisons et acculées par la lande jusqu'au bord de l'océan. Un de ces endroits où la misère finit par pousser les rejetons de familles de sept ou huit enfants dans le ventre de l'armée coloniale.

Rosec avait à peine vingt ans et était un de ceux-là. Il avait fait la connaissance de Cam, L'Hostis, Legall et Janic à Brest, pendant les trois mois d'instruction qui avaient sanctionné son grade de caporal. Copains de chambrée, ils avaient appris au même moment que l'Armée recherchait des volontaires pour une mission de pacification dans les territoires du Levant. Le Levant ! Rosec se rappelait avec quelle force ce mot s'était soudain mis à souffler dans sa tête, charriant le vague souvenir de rares images pêchées dans un manuel d'Histoire et de mystérieuses gravures aperçues un jour dans quelque bâtiment officiel : palais éclatants, chevaux légers, turbans et coupoles, femmes voilées au bord des fontaines. Le Levant, c'était certes loin vers l'Est, tout au fond de la Méditerranée, mais ce qui importait, c'était la solde double qui scellerait son engagement. Solde double, ça voulait dire que ça canardait sans doute un peu, comme disaient les sous-officiers blasés qui s'occupaient de leur instruction. Mais, canarder était un de ces mots qui l'arrimaient encore à son enfance. Rosec n'avait pas hésité longtemps. Ce serait sa première campagne.

De jeunes officiers fringants se donnant des allures de Lawrence d'Arabie leur avaient brièvement raconté pourquoi la Grande-Guerre s'était invitée si loin de France, comment le démembrement et le partage du vaste Empire ottoman avaient été secrètement négociés par les puissances de la Triple Entente avant même la fin du conflit et comment la Conférence de paix de San Remo avait laborieusement, à cause des rivalités entre Paris et Londres, consacré le mandat accordé à la France sur la Syrie et le Liban.

Pour Rosec et ses camarades, qui avaient recopié sans comprendre sur les pages de leur manuel militaire avec une application d'écoliers, tout cela était bien confus. En ce mois de juillet 1922, aucun d'eux ne pouvait se douter que le commandement s'était bien gardé de leur détailler la situation réelle dans les pays du Levant : les incursions des troupes de Mustapha Kemal à la frontière turque, les insurrections du Cheikh Saleh en pays Alaouïte, les révoltes de Bédouins sur les rives de l'Euphrate. Pas un mot non plus sur les colonnes harcelées par un adversaire insaisissable et souvent supérieur en nombre, sur les postes assiégés et défendus héroïquement par des poignées

de combattants au ventre creux et au matériel médiocre, sur les températures éprouvantes ; aucune explication sur les mois d'efforts et les milliers de morts pour des villages plusieurs fois abandonnés, repris et finalement rendus à l'ennemi à l'occasion d'accords et de traités dont le sens suprême échappait au commun des soldats.

Ils avaient traversé la France métropolitaine pour la première fois de leur vie. Le train les avait déposés à Marseille où ils avaient aussitôt embarqué sur le Sphinx, un ancien navire-hôpital de la Marine, long de près de cent cinquante mètres, reconverti en paquebot civil et qui reliait les ports de Méditerranée. Ils occupaient une cabine de troisième classe bien trop vaste pour leur maigre barda, avec des lits superposés, de l'eau courante et un ventilateur. Excités comme des enfants, ils étaient bruyamment partis à la découverte des différents ponts du bateau. Dissimulant à peine leur surprise, ils avaient croisé pour la première fois des gens de toutes origines et couleurs : les fonctionnaires coloniaux tirés à quatre épingles croisaient les familles de colons empesés et distants, les religieuses de confessions inconnues et les officiers élégants et raides que Rosec et ses camarades s'empressaient de saluer au garde-à-vous. Le bateau était une ville comme ils n'en avaient jamais vu.

Le départ aussi avait été un véritable spectacle. Le Sphinx avait commencé à vibrer en exhalant une fumée épaisse. Sa corne avait retenti plusieurs fois et l'eau avait semblé bouillir autour du bateau tandis que deux remorqueurs l'éloignaient lentement du quai et que la foule massée sur le port agitait des mouchoirs multicolores et des chapeaux.

Puis les îles et la côte avaient disparu derrière un voile de brume.

Comme chaque matin, Rosec se remémora les cinq jours qui s'étaient écoulés depuis leur départ. Cinq jours mornes et identiques sur ce bateau crachant un sillage blanc, mais dont rien n'indiquait qu'il avançât ; un voyage épuisant dans le flux et le reflux de leurs sentiments.

Une relative fraîcheur accompagnait leur réveil. Le bol de café, qu'ils prenaient ensemble dans la longue salle à manger des troisièmes classes, était l'occasion de retrouver quelque temps la fièvre et l'enthousiasme qui avaient suivi leur engagement et l'excitation du départ. Leur esprit redevenait lisse et large comme la marée emplissant un estuaire. Revenaient alors par

vagues les habituelles anecdotes de chambrées, les histoires de patrons trompés, de curés épais et sournois, de propriétaires égrillards ; resurgissaient un temps ces jeunes filles farouches, aussi délicates que la dentelle de leur coiffe et qu'ils avaient peut-être frôlées, un soir de bal et de grande audace, ou simplement rêvées.

Vers midi, dans la cabine, le thermomètre grimpa rapidement au-dessus de trente degrés. Avec l'inactivité, l'ennui et la chaleur étouffante, ils finissaient par glisser dans une torpeur aussi épaisse que le suif des machines. Pour tuer le temps, ils arpentaient les coursives à la recherche d'un coin d'ombre, somnolaient sur le pont, jouaient aux cartes interminablement. C'était aussi le moment où, avec toujours moins de fard, ils éprouvaient le besoin renouvelé d'évoquer leur enfance. Rosec racontait son bout du monde battu par les vents à quelques pas de la Pointe du Raz, cette écharde de granite plantée loin sous la mer. Son père avait été coureur de sardines, ce poisson argenté et capricieux qui, de saison en saison, semblait désormais fuir la baie d'Audierne et les dizaines de conserveries qui avaient poussé sur la côte à la fin du siècle passé. Il avait dû naviguer de plus en plus loin dans ces longues chaloupes d'à peine trois tonneaux, aux flancs noirs tels des corbillards, ouvertes à la fureur de l'océan et qui sentaient la roque et le goudron. Un jour, le bateau n'était pas revenu et la mère avait annoncé presque sans émotion aux enfants que le père avait fait son trou dans l'eau.

Comment pouvait-on faire un trou dans l'eau ? s'était longtemps demandé Rosec, imaginant le père, assis sur un caillou, au fond de la mer, sa pelle à glace à la main, ses sabots-bottes aux pieds, son bonnet de laine sur la tête, emprisonné dans sa vareuse comme un bernard-l'hermite, taciturne et désormais inoffensif. Rosec avait expliqué aux autres qu'il avait fallu vendre la maison et déménager chez une tante. Il avait dit la souffrance qu'il y avait à être entouré de murs qui n'étaient plus les siens. Un homme n'était rien s'il ne possédait pas quelques pierres, avait conclu Janic.

Tous avaient été obligés de quitter l'école pour apprendre un métier et avaient fait à peu près les mêmes premiers boulots : garçons de ferme, pêcheurs côtiers, sabotiers, mitrons, soudeurs dans des usines de conserves. Tous avaient été débauchés et rembauchés au gré de l'humeur des patrons et de conjonctures toujours incertaines. C'est à l'issue d'une période de plusieurs mois ponctuée de vaines démarches que Rosec avait fini par être engagé comme premier ouvrier dans une boulangerie, à Douarnenez. On y travaillait

dur, mais on mangeait à sa faim. Il logeait dans une rochelle exiguë et poussiéreuse juste au-dessus du grenier où étaient entreposées les énormes balles de farine de cent kilos. Avec les soixante francs de son maigre premier mois de solde, il avait fait confectionner un costume et, le second mois, acheté une casquette et une chemise. Sur le coup, cela lui avait paru un bon début dans la vie.

Malgré son peu d'instruction, Rosec avait rapidement compris qu'on ne pouvait pas faire vivre une famille avec un tel métier, ni encore moins lui offrir un vrai foyer. Des copains, rencontrés sur le port, avaient opté pour la Marine marchande ou pour la Royale, mais les bruyants récits qu'ils en faisaient sonnaient faux et n'évoquaient pas autre chose que les odeurs de mazout, de sueur rance et d'acier rouillé qui imprègnent jusqu'à l'os les marins impuissants, enfermés et aveugles. Et puis il ne voulait pas, comme son père, faire un trou dans l'eau.

Rosec se savait endurent et se devinait docile. L'Armée de Terre l'avait tenté. Un matin, sur un coup de tête, il avait donné sa démission et s'était rendu au centre de recrutement, à Quimper. Après la visite médicale, il avait signé pour cinq ans.

Peu à peu, sans même qu'ils s'en aperçoivent, les mêmes histoires s'enchaînaient, à peine différentes. Ils finissaient par ne plus écouter, stupéfaits et vaseux, happés par le reflux de leurs propres souvenirs ou emportés à toute allure par ce bateau, par les vents, par les courants. Ils ne savaient plus ; chacun tentait de consolider autour de lui, en une dérisoire protection, un écheveau de souvenirs et d'images, une ancre flottante comme celles qu'on jette à la mer avant la tempête.

L'après-midi, au plus fort de ces instants de torpeur, ils devenaient les jouets des mêmes images obsédantes et confuses. Rosec avait alors le sentiment que sa mémoire était comme la mer lorsqu'elle se retire, ne laissant çà et là que de minces flaques éparses qui seraient bientôt absorbées par le sable : il y discernait encore le reflet des longues heures passées à garder les vaches en compagnie de sa grand-mère ; la forme des coquillages, qu'il allait ramasser dans les rochers, un petit panier à la main avec comme simple casse-croûte quelques berniques, un oignon et du pain sec ; la longue file de bateaux qui, à la sortie de l'hiver, repassaient à la queue leu leu sous le pont d'Audierne qu'il fallait lever pour l'occasion ; il y avait aussi le souvenir cuisant des coups de

trique, cette cordelette fine dont on faisait les filets à maquereaux, et dont son père lui cinglait les cuisses lorsqu'après quelque bêtise, il ramenait à la maison un mot de l'instituteur ; le visage de sa mère, à la gare d'Audierne, pleurant avec d'autres femmes tandis que les hommes mobilisés criaient depuis les fenêtres des wagons « A Berlin ! », et que les cloches sonnaient à toute volée. Il y avait aussi cette grande jeune fille aux yeux clairs rencontrée lors d'un bal, à Plogoff, où pour la première fois il étrennait son uniforme de soldat, et avec laquelle, comme il ne savait pas danser, il avait marché longuement, en pleine nuit sur le sentier des douaniers, le long de la mer.

Couché à même le sol des coursives, il lui arrivait de plonger la main au fond de sa poche et de l'ouvrir sur un minuscule galet noir qu'il avait ramassé à la plage, avant son départ. Il l'observait longuement, le faisant rouler dans sa paume et chanter sous ses doigts, cartographiant chaque grain de matière, hébété, anéanti, comme si ce minuscule caillou pouvait témoigner à lui tout seul de la réalité de son existence passée et avait le pouvoir de remplir à nouveau sa mémoire.

En soirée, lorsque le ciel tout entier devenait jaune, Rosec s'allongeait avec les autres sur le pont, à l'arrière du bateau, dans l'épaisse fumée des cigarettes. Son cœur n'était plus alors qu'un estran nu et hérissé de masses toujours plus inquiétantes. Le peu qu'il savait du Levant avant son départ de Brest, tous ces mots nouveaux que l'on se lançait de tablée en tablée dans les bistrotts du port de Recouvrance et qui étaient comme des balles légères ou des refrains, semblaient maintenant lourds et sombres. D'autres mots s'étaient ajoutés aux premiers, de ceux qu'on capte dans le vacarme des halls de gare, au hasard de trop brèves rencontres avec des permissionnaires s'en retournant en métropole. Des mots mystérieux, incertains et menaçants ; des mots qui disaient la peine, la poudre, le sang, les blessures et la mort. Noms d'officiers tombés, villes de garnison, peuples et lieux : Druzes, Alaouïtes, Homs, Alep, Chtaura. Tous ces mots étranges dessinaient au fond de son esprit une trame sans signification, aussi confuse que le sillage du navire, et finissaient par remplir son ventre d'une peur sourde.

La voix de L'Hostis.

–Rosec ! Viens voir ça !

Rosec rejoignit les autres qui s'étaient regroupés à l'avant du bateau. La brume se dissipait. Un disque rouge et net s'élevait dans le ciel ; loin devant, bien au-dessus de la ligne d'horizon, on apercevait comme le sommet d'un mur immense, recouvert d'un voile blanc. Bouches bées, les hommes contemplaient la montagne qu'une haleine chaude dévalait, chassant les derniers lambeaux de brume. Soudain, un souffle enveloppa Rosec, asséchant les dernières flaques de souvenirs. Il n'y avait plus désormais dans son esprit qu'un estran vide, lisse, neuf.

Tout en bas de la montagne, semblable à ces colliers de dentelle délicats et ouvragés que les jeunes filles portent les jours de fête, un bourg avait glissé le long de la pente, comme s'il ne suffisait plus qu'un dernier soubresaut de la montagne pour le faire tomber dans la mer.

Il y eut un long silence. Mais le mot était déjà sur ses lèvres.

« Beyrouth ! »